

Richter entre en scène

Svjatoslav Richter vient de mourir. Dans un stock empoussiéré de vieilles cires, je retrouve, sous couverture neutre, un enregistrement pirate : la *Sonate en si mineur* de Liszt. Un récital public, datant de 1965, l'époque des premières tournées « occidentales » de celui que l'on considère souvent comme le plus grand pianiste du siècle. La date exacte de l'événement ? Impossible de la préciser. En revanche, on ne risque guère de se tromper sur la saison. L'hiver, sans aucun doute : à tous les moments *pianissimo*, y compris et surtout dans les dernières mesures de la *Sonate*, murmurées au point d'en être presque inaudibles, on ne cesse d'entendre les toux du public, sans compter d'étranges bruits de portes ou de chaises. La médiocre qualité du piratage, évidemment, n'arrange rien.

Ah ! Ces catarrhes indiscrets, ces raclements de gorge irrépressibles et contraints, ces toussotements préventifs et convulsés, qu'on tente désespérément de contrôler, voire de provoquer pour éviter, mais toujours en vain, qu'ils ne dégénèrent en quintes déchirées et dévastatrices ! Pourtant, lorsqu'on écoute un disque, ce sont précisément ces bruits parasites, ces bruits humains et trop humains, qui, mieux que la musique jouée, permettent de sentir la présence physique du pianiste, et de le *voir* à l'œuvre. La musique ne renvoie qu'à elle-même, et l'on oublie les doigts qui la jouent. Mais le corps des auditeurs nous rappelle celui de l'interprète. Et tout à coup l'on revoit une scène ancienne, comme si c'était aujourd'hui.

Nous sommes en 1965, précisément. La foule des grands jours se presse au récital d'un pianiste russe nommé Svjatoslav Richter, au

palais de Beaulieu, à Lausanne. Les lumières s'éteignent. Le pas du personnage qui s'avance avec une majesté rapide claque impérieusement sur le plancher de la scène. La taille de cet homme est impressionnante, son crâne presque chauve. Le port de tête paraît hautain, le corps est cambré. Un profond salut va le plier brièvement, mais il se relève comme le palmier après la rafale. Pourtant la sécheresse autoritaire des mouvements va de pair avec une gravité tourmentée, un sombre accablement, une humble douleur du regard. Comment tant d'autorité peut-elle se joindre à tant d'humilité ? Avant qu'une seule note soit jouée, avant même que le pianiste, rejetant le pan de son habit comme on secoue la poussière de ses chaussures, ne s'installe devant le clavier, le public est saisi par ce contraste, par ce mystère.

Svjatoslav Richter, d'emblée, a dompté la scène et la salle. Maître des cérémonies, dans son frac noir, il demande et commande le silence. Mais on a senti qu'il n'est ni arrogant ni méprisant, ni même distant : il a seulement mis à distance la vanité de la vie. Il a fait place nette pour l'esprit. Ses doigts vont subjuguier l'instrument, comme sa démarche et son port de tête ont soumis le public. Il s'assied à son piano pour écouter la musique avec nous, et s'il la recrée comme peu de pianistes en sont capables, c'est sans y prétendre. Tant d'autorité, tant d'humilité : autorité sur la matière, humilité devant l'esprit.

La musique, sous les doigts de cet homme, est incarnée, et réciproquement la chair est spiritualisée ; quand elle brûle, il n'est pas, pour l'esprit, de meilleur combustible. Ne confondons pas : le contraire du spirituel, c'est la matière, ce n'est pas la chair. Voilà ce que pouvait obscurément ressentir un adolescent de 1965, en écoutant la *Sonate* de Liszt, à laquelle il ne comprenait pas grand-chose, et dont il ne savait pas qu'elle racontait justement, à sa façon grandiose et généreuse, le combat de la matière et de l'esprit. Mais le plus étrange, c'était bien que le sens de la musique de Liszt, et de la

musique tout court, se trouvait illuminé par la démarche impérieuse de l'homme qui la jouait, par son regard d'humilité souveraine, par son salut profond et distant, par sa moue de douleur. Bref, par tout ce que Svjatoslav Richter exprimait avant d'effleurer la moindre touche. Etre artiste, c'est être.

Lors de son dernier passage en Suisse, une trentaine d'années plus tard, le grand vieillard à la douleur intacte jouait dans l'obscurité totale. Seule une petite lampe éclairait sa partition. Car il s'était mis à jouer sur partition. Non parce qu'il avait des trous de mémoire, mais pour marquer mieux encore que la musique, toujours, commande à l'interprète. Et qu'il faut simplement l'écouter, simplement brûler.